

PROLOGUE

Lale s'efforce de ne pas lever les yeux. Il tend la main pour prendre le morceau de papier que la jeune fille lui présente. Il doit reporter les cinq chiffres sur son bras gauche. Il y a déjà un numéro pratiquement effacé. Il enfonce l'aiguille, effectue un grand nombre de petites piqûres pour tracer un 3, le plus délicatement possible. Le sang suinte. L'aiguille n'est pas allée suffisamment en profondeur, il est contraint de recommencer. Elle accepte la douleur que Lale lui inflige sans broncher. Elles ont été prévenues – *ne rien dire, ne rien faire*. Après avoir essuyé le sang, il appose de l'encre verte sur la peau incisée.

— Dépêche-toi, murmure Papan.

Lale est trop lent. Tatouer le bras des hommes est une chose ; marquer des jeunes filles dans leur chair en est une autre. En relevant la tête, Lale voit un homme vêtu d'une blouse blanche qui parcourt le rang. De temps à autre, il s'arrête, inspectant le visage et le corps d'une détenue terrorisée. Il arrive à la hauteur de Lale qui n'en a pas terminé avec la jeune fille. L'homme prend le visage de la prisonnière dans ses mains et le tourne brutalement d'un côté puis de l'autre. Lale plonge son regard dans les yeux terrifiés de la fille dont les lèvres bougent comme si elle s'apprêtait à parler. Lale serre

son bras d'une main ferme pour l'en empêcher. Elle le regarde. Il articule en silence « chut ». L'homme en blouse blanche lâche la jeune fille et s'éloigne.

— Bien joué, murmure-t-il tout en se remettant à l'ouvrage.

Il tatoue les quatre chiffres restants – 4 9 0 2. Sa main s'attarde un peu trop longtemps sur le bras de la jeune fille. Il la regarde dans les yeux. Un sourire effleure ses lèvres. Elle y répond par une petite mimique. Ses yeux, toutefois, dansent devant lui. Le cœur de Lale semble en même temps s'arrêter et se mettre à battre pour la première fois, tambourinant bientôt dans sa poitrine, comme s'il était sur le point d'éclater. Lale regarde le sol qui tangué sous ses pieds. Un autre bout de papier atterrit devant lui.

— Dépêche-toi Lale ! murmure Pepan d'une voix pressante.

Quand il lève à nouveau les yeux, la jeune fille a disparu.

Avril 1942

Le train file à travers la campagne, et Lale garde la tête haute et ses distances. Le jeune homme de vingt-quatre ans ne voit pas l'intérêt d'engager la conversation avec son voisin, qui de temps à autre dodeline de la tête et s'endort sur son épaule. Lale ne le repousse pas. Il n'est qu'un jeune homme au milieu des autres, entassé comme eux dans un wagon à bestiaux. Comme il ignore sa destination, Lale porte sa tenue habituelle : un costume parfaitement repassé, une chemise blanche propre et une cravate. *Être toujours bien habillé pour faire bonne impression.*

Il tente d'évaluer les dimensions de l'espace confiné dans lequel il se trouve. La largeur du wagon doit approcher les deux mètres et demi. Il lui est impossible d'en estimer la longueur car il n'en voit pas le fond. Il tente de compter les hommes qui font le voyage avec lui, mais avec toutes ces têtes qui dodelinent, c'est peine perdue. Il finit par renoncer. Il ignore de combien de wagons est constitué le convoi. Il a mal au dos et aux jambes. Son visage le démange. Sa barbe naissante lui rappelle qu'il ne s'est pas rasé et n'a pas pris de bain depuis qu'il est monté à bord du train, deux jours auparavant. Il se sent de moins en moins lui-même.

Il tente d'atténuer la peur des hommes qui s'adressent à lui, de leur redonner espoir. *On est dans la merde mais on va essayer de ne pas se noyer dedans.* Son apparence, ses manières lui valent quelques injures. On l'accuse d'être issu d'une classe supérieure. « Regarde où ça t'a mené. » Préférant ignorer ces commentaires, il accueille les regards furieux avec un sourire. *À qui j'essaie de faire croire que je n'ai pas peur ? Je suis aussi terrifié que les autres.*

Lale surprend le regard d'un jeune homme en train de le fixer. L'individu se fraie un chemin entre les corps compressés pour le rejoindre. Certains hommes le poussent. *Pour que ce soit ta place, il faut que tu te l'appropries.*

— Comment peux-tu être si calme ? demande le jeune homme. Ils avaient des fusils. Ces salauds ont braqué leurs fusils sur nous et nous ont forcés à monter dans ce train... ce train à bestiaux.

Lale lui sourit.

— J'avoue que ce n'est pas vraiment ce à quoi je m'attendais.

— Où allons-nous à ton avis ?

— Peu importe. L'important, c'est qu'en montant dans ces wagons, on a sauvé nos familles.

— Mais si...

— Il n'y a pas de « si ». Je ne sais pas, tu ne sais pas, aucun de nous ne sait. Contentons-nous de faire ce qu'on nous demande.

— On pourrait peut-être tenter de les attaquer quand on s'arrêtera. On est plus nombreux qu'eux après tout, dit le jeune homme au visage pâle dont les traits sont déformés par une colère qui ne sait comment s'exprimer. Les poings serrés, il fait mine de boxer.

— On a nos poings, ils ont leurs fusils. Qui va gagner ce combat à ton avis ?

Le jeune homme replonge dans le silence. Son épaule s'enfonce dans le torse de Lale qui sent une odeur d'huile et de sueur dans ses cheveux. Ses mains retombent mollement le long de son corps.

— Je m'appelle Aron, dit-il.

— Moi, c'est Lale.

Les autres autour d'eux écoutent leur conversation, lèvent la tête vers les deux hommes avant de reprendre leurs rêveries silencieuses, perdus dans leurs pensées. Ce qui les unit, c'est la peur. Leur jeunesse aussi. Et leur religion. Lale s'efforce de ne pas réfléchir à ce qui les attend. On lui a dit qu'on l'envoyait travailler pour les Allemands et c'est ce qu'il a l'intention de faire. Il pense à sa famille à la maison. *En sécurité*. Il a fait le sacrifice et il n'a aucun regret. Il referait la même chose, inlassablement, pour que les siens puissent rester chez eux, ensemble.

On lui pose toujours les mêmes questions. Fatigué, Lale finit par répondre : « Attendons de voir. » Il se demande pourquoi c'est à lui en particulier qu'on adresse ces interrogations. Il n'en sait pas plus que les autres. Certes, il porte un costume et une cravate mais c'est la seule différence entre lui et son voisin. *On est tous dans la même galère*.

Dans le wagon surpeuplé, il n'est pas possible de s'asseoir, encore moins de se coucher. Deux seaux font office de toilettes. De plus en plus remplis, ils sont à l'origine d'une bagarre qui éclate entre des hommes tentant de s'éloigner de la puanteur. Les seaux sont renversés, leur contenu se répand dans le wagon. Lale se cramponne à sa valise. Il espère qu'avec son argent et ses vêtements, il pourra s'arranger pour sortir de là – où qu'ils aillent – ou au moins obtenir une place sûre. *Peut-être qu'ils me confieront un travail où je pourrai me servir de mes connaissances linguistiques*.

Il s'estime heureux d'avoir pu se glisser jusqu'aux parois du wagon. Par les petites fentes entre les lattes, il aperçoit la campagne qui défile. Le peu d'air frais qui lui parvient lui permet de refouler la nausée qui l'envahit par vagues. C'est le printemps, mais les journées sont pluvieuses et le ciel, particulièrement chargé. De temps à autre, ils passent devant des champs multicolores, envahis de fleurs sauvages. Lale sourit intérieurement. Les fleurs. Sa mère lui a appris très tôt que les femmes aiment les fleurs. Quand pourra-t-il à nouveau offrir des fleurs à une fille ? Il admire ce spectacle fugitif, apprécie les couleurs vives qui défilent devant ses yeux, des champs entiers de coquelicots oscillant dans la brise, une masse écarlate. Il se promet qu'à la prochaine occasion, il cueillera lui-même des fleurs pour la femme de son choix. Il ne s'était jamais rendu compte que les fleurs sauvages poussaient en si grand nombre. Sa mère en avait quelques-unes dans son jardin mais elle ne les cueillait jamais pour les mettre dans des vases à l'intérieur de la maison. Dans sa tête, il commence à dresser une liste de toutes les choses qu'il fera quand il rentrera chez lui...

Une autre bagarre éclate. Des coups. Des cris. Lale ne peut pas voir ce qui se passe mais il sent les corps s'agiter, se pousser. Puis tout à coup le silence. Ensuite, ces mots dans l'obscurité. « Tu l'as tué. »

— Sacré veinard, marmonne quelqu'un.

Pauvre bougre.

Ma vie est trop belle pour se terminer dans ce trou puant.

Le voyage est interrompu par de nombreux arrêts, certains ne durent que quelques minutes, d'autres, plusieurs heures. Le train fait toujours halte en dehors des villes et des villages. Parfois, Lale aperçoit un nom de gare à travers les lattes : Ostrava, une ville proche de la frontière entre

la Tchécoslovaquie et la Pologne. Pszczyna ; ils sont bien en Pologne. La question sans réponse : où vont-ils s'arrêter ? Lale reste absorbé dans ses pensées. Il songe à sa vie à Bratislava : son travail, son appartement, ses amis, ses amies en particulier.

Le train s'arrête encore une fois. Il fait un noir d'encre. Les nuages cachent la lune et les étoiles. Cette obscurité est-elle de mauvais augure ? *Les choses sont comme elles sont. Ce que je vois, ce que j'entends, ce que je sens en cet instant.* Il ne voit que des hommes comme lui, jeunes, embarqués dans un voyage vers l'inconnu. Il entend le grondement des ventres vides, le raclement des trachées sèches. Il sent la pisse et la merde et l'odeur de corps pas lavés depuis trop longtemps.

Les hommes profitent de ne pas être ballottés pour somnoler sans avoir à pousser ou bousculer les autres en défendant leur petit bout de territoire. Plusieurs têtes reposent désormais sur les épaules de Lale.

Des bruits assourdissants retentissent à quelques wagons du leur puis semblent se rapprocher. Les hommes parqués à l'intérieur en ont eu assez. Ils tentent l'évasion. On les entend se jeter contre les parois, taper un objet, probablement le seau à merde, contre le bois. Le vacarme réveille tout le monde. Bientôt, la rébellion gagne tous les wagons, attaqués depuis l'intérieur.

— Aide-nous ou sors de là, crie un homme baraqué à Lale tout en se jetant contre la paroi.

— Ne gaspillez pas votre énergie, répond Lale. Si ces parois pouvaient céder, les vaches ne seraient pas restées longtemps dans ces wagons à bestiaux, vous ne croyez pas ?

Plusieurs hommes interrompent leurs efforts et se tournent vers Lale en le fusillant du regard.

Ils réfléchissent néanmoins à ses arguments. Le train s'ébranle tout à coup. Les chefs du convoi ont sans doute

décidé que le mouvement mettrait un terme à l'agitation. Le calme revient dans les wagons. Lale ferme les yeux.

Quand il a appris que les Juifs résidant dans les petites villes de Slovaquie étaient regroupés et envoyés en Allemagne pour y travailler, Lale est retourné chez ses parents à Krompachy. Il savait que les Juifs n'étaient plus autorisés à exercer leur profession, que leurs commerces avaient été confisqués. Pendant près de quatre semaines, il a aidé son père et son frère à effectuer de menus travaux dans la maison et à fabriquer des lits pour ses petits neveux trop grands désormais pour dormir dans leurs lits de bébé. De tous les membres de la famille, sa sœur était la seule à gagner un salaire. Couturière, elle se rendait au travail et en revenait en cachette, avant l'aube et après la tombée de la nuit. Sa patronne était prête à prendre le risque pour sa meilleure employée.

Un soir, elle a rapporté à la maison une affiche que sa patronne avait pour obligation de placarder sur sa vitrine. On pouvait y lire que chaque famille juive devait remettre un enfant, âgé de dix-huit ans ou plus, aux autorités compétentes qui l'enverraient travailler pour le gouvernement allemand. Les bruits qui couraient n'étaient pas de simples rumeurs sans fondement. Krompachy, comme les autres villes, devait livrer son contingent de travailleurs. Le gouvernement slovaque avait depuis longtemps pris le parti d'Hitler et lui cédait tout ce qu'il demandait. Sur l'affiche, il était précisé en caractères gras que toute famille se refusant à livrer un de ses membres serait immédiatement déportée dans un camp de concentration. Max, le frère aîné de Lale, s'était immédiatement proposé mais Lale n'avait rien voulu entendre. Max avait une épouse et deux jeunes enfants. On avait besoin de lui à la maison.

Ainsi, Lale s'est présenté aux autorités locales à Krompachy. Les fonctionnaires à qui il a eu affaire étaient autrefois ses

amis. Ils allaient à l'école ensemble, leurs familles se connaissaient. Lale a appris qu'il devait se rendre à Prague, s'adresser aux autorités compétentes et attendre les instructions.

Deux jours plus tard, les wagons à bestiaux s'arrêtent à nouveau. Cette fois, une grande agitation règne à l'extérieur. Des chiens aboient, des ordres proférés en allemand fusent. Des loquets sont tirés, des portes de wagons glissent. « Descendez du train, laissez vos affaires », crient les soldats. Comme il se trouvait au fond du wagon, Lale est l'un des derniers à sortir. Alors qu'il s'approche de la porte, il voit le corps de l'homme tué durant la bagarre. Fermant brièvement les yeux, il récite une rapide prière. Puis il quitte le wagon mais emporte avec lui la puanteur qui colle à ses vêtements, à sa peau, à chaque fibre de son être. Il atterrit sur les genoux, pose les mains sur le gravier et reste accroupi quelques instants. Haletant. Épuisé. Terriblement assoiffé. Se relevant doucement, il regarde les centaines d'hommes désorientés qui tentent de saisir la scène se déroulant sous leurs yeux. Les chiens mordent ceux qui se meuvent trop lentement. Beaucoup trébuchent, les muscles de leurs jambes refusent de fonctionner après plusieurs jours d'immobilité. Les valises, les baluchons, les paquets de livres, les maigres possessions sont arrachés à ceux qui refusent de les donner ou qui ne comprennent tout simplement pas les ordres. Ils sont ensuite frappés avec la crosse d'un fusil ou avec les poings. Lale étudie les hommes en uniforme. Noirs et menaçants. Les deux éclairs sur le col de leur veste lui indiquent à qui il a affaire. Ce sont des SS. Dans d'autres circonstances, il aurait pu apprécier la justesse de la coupe, la délicatesse de l'étoffe.

Il pose sa valise par terre. *Comment sauront-ils qu'elle est à moi ?* Parcouru d'un frisson, il comprend qu'il ne reverra probablement plus jamais la valise et son contenu. Il pose la

main sur son cœur, là où il a caché l'argent, dans la poche intérieure de sa veste. Il regarde le ciel, respire l'air frais, appréciant d'être enfin dehors.

Un coup de feu retentit. Lale sursaute. Un officier SS se dresse devant lui, son arme pointée vers le ciel. « Avance. » Lale jette un dernier coup d'œil au train, vidé de ses occupants. Des vêtements sont charriés par le vent, des livres abandonnés s'ouvrent. Plusieurs camions arrivent. Des petits garçons en descendent. Ils s'emparent des affaires abandonnées et les jettent dans les véhicules. Lale sent un poids sur ses épaules, une lourdeur qui se loge entre ses omoplates. *Désolé maman, ils ont tes livres.*

Les hommes avancent péniblement vers les bâtiments en briques roses, dotés de grandes fenêtres. Des arbres bordent l'entrée. Ils sont chargés de fleurs aux couleurs vives. Lale franchit la porte en fer forgé, surmontée d'une inscription en allemand :

ARBEIT MACHT FREI.

Le travail rend libre.

Il ignore où il se trouve, la tâche qu'il est censé accomplir, mais l'idée que, grâce à son travail, il pourra retrouver la liberté lui fait l'effet d'une mauvaise blague.

Des SS, des fusils, ses biens confisqués : jamais il n'aurait pu imaginer une chose pareille.

— Où sommes-nous ?

Lale se retourne et voit Aron à ses côtés.

— Je dirais que pour nous, c'est la fin du voyage.

Le visage d'Aron s'assombrit.

— Fais ce qu'on te dit et tout ira bien.

Lale sait qu'il n'est guère convaincant. Il adresse un bref sourire à Aron, rassuré de le voir sourire à son tour. Lale se

dit qu'il serait bien avisé de suivre le conseil qu'il donne aux autres : fais ce qu'on te dit et observe. Observe toujours. Une fois à l'intérieur du camp, les hommes sont rassemblés et doivent se mettre en rang. Devant la file de Lale, un inconnu au visage buriné est assis à une petite table. Il porte une veste et un pantalon avec des rayures verticales bleues et blanches. Un triangle vert est cousu sur sa poitrine. Un officier SS se tient derrière lui avec un fusil, prêt à faire feu.

Les nuages s'accumulent dans le ciel. Le tonnerre gronde au loin. Les hommes attendent. Un officier supérieur, escorté de soldats, arrive devant le groupe. La mâchoire carrée, les lèvres fines, les yeux surmontés d'épais sourcils noirs broussailleux. Son uniforme est simple. Pas d'éclairs sur le col de sa veste. Tout dans son attitude tend à démontrer qu'ici, c'est lui le chef.

— Bienvenue à Auschwitz.

Lale entend ces mots d'une bouche dont les lèvres remuent à peine. Il n'en croit pas ses oreilles. Contraint de quitter sa maison et les siens, il a été acheminé jusqu'ici comme un animal et est désormais entouré de SS lourdement armés. Et voilà qu'on lui souhaite la bienvenue !

— Je suis le commandant Rudolf Höss. C'est moi qui dirige ce camp. Au-dessus des portes que vous venez de franchir, on peut lire : « Le travail rend libre. » C'est votre première leçon. La seule. Travaillez dur. Faites ce qu'on vous dit de faire et vous repartirez libres. Si vous désobéissez, il y aura des conséquences. Vous allez être enregistrés, puis vous serez emmenés dans votre nouvelle demeure : Auschwitz II – Birkenau.

Le commandant scrute leurs visages. Il reprend la parole mais est interrompu par un gros coup de tonnerre. Il regarde le ciel, marmonne quelques mots dans sa barbe, puis clôt

les présentations par un geste dédaigneux et se tourne pour partir. Le numéro est terminé. Les gardes s'empressent de le suivre. Une démonstration maladroite mais intimidante.

L'enregistrement commence. Les premiers prisonniers sont poussés vers les tables. Lale est trop loin pour entendre les brefs échanges. Il voit les hommes en pyjama, assis derrière les tables, écrire quelques mots puis tendre à chaque prisonnier un petit papier. Enfin, c'est au tour de Lale.

Il doit donner son nom, son adresse, sa profession et le nom de ses parents. L'homme au teint hâlé note les informations fournies par Lale. Les lettres sont bien dessinées, les boucles délicates. Il lui tend ensuite un bout de papier sur lequel figure un numéro. L'homme n'a pas levé une fois les yeux vers Lale.

Lale regarde le numéro : 32407.

Il suit la procession vers un autre ensemble de tables derrière lesquelles sont assis des prisonniers en pyjamas rayés, affublés de triangles verts. Des SS se tiennent derrière eux. L'envie d'eau est telle qu'elle éclipse tout le reste. Assoiffé et épuisé, Lale sursaute presque quand on lui arrache le bout de papier des mains.

Un officier SS tire sur sa veste qu'il jette à terre, déchire la manche de sa chemise, saisit son avant-bras et le pose sans ménagement à plat sur la table. Incrédule, Lale regarde le prisonnier tatouer l'un après l'autre les chiffres 3 2 4 0 7 sur sa peau. Le bout de bois à l'intérieur duquel est enchâssée l'aiguille se déplace rapidement et provoque une douleur cuisante. Puis l'homme prend un chiffon plongé dans l'encre verte, qu'il passe sur la plaie de Lale.

L'opération n'a duré que quelques secondes mais Lale est tellement choqué que le temps semble s'arrêter. Il ramène son bras vers ses yeux et fixe le numéro. *Comment un être humain peut-il infliger ça à son prochain ?*

Il se demande s'il va, jusqu'à la fin de sa vie – courte ou longue – être défini par ce moment, ces chiffres tracés grossièrement sur sa peau : « 32407 ».

Un coup de crosse de fusil sort Lale de sa torpeur. Il ramasse sa veste par terre et avance en titubant. Il suit la colonne d'hommes à l'intérieur d'un grand bâtiment en briques. Des bancs sont disposés le long des murs. Ça lui rappelle le gymnase de l'école à Prague, où il a dormi cinq jours avant de partir pour ce camp.

— Déshabillez-vous.

— Plus vite, plus vite.

Les SS aboient des ordres que la plupart des prisonniers ne comprennent pas. Lale traduit pour ceux qui se trouvent à côté de lui. À leur tour, ils font passer le mot.

— Laissez vos vêtements sur le banc. Vous les retrouverez après la douche.

Les hommes enlèvent leur pantalon, leur chemise, leur veste et leurs chaussures, et font un paquet de leurs frusques crasseuses.

Lale, un peu réconforté à l'idée de sentir l'eau sur sa peau, sait aussi qu'il ne reverra probablement plus ses vêtements, et encore moins l'argent caché dans sa poche.

Il se déshabille, pose ses affaires sur le banc, mais l'indignation qu'il ressent tout à coup lui fait oublier tout le reste. De la poche de son pantalon, il extrait une petite boîte d'allumettes très fine, le souvenir de plaisirs passés, et regarde à la dérobée l'officier le plus proche. L'homme n'a pas les yeux braqués sur lui. Lale frotte une allumette, l'allume. C'est peut-être son dernier acte délibéré. Il approche l'allumette de la doublure de sa veste, qu'il recouvre ensuite de son pantalon, puis va rejoindre les autres devant les douches. Quelques secondes plus tard, il entend des cris derrière lui. « Au feu !

Au feu ! » Lale jette un coup d'œil en arrière, voit des hommes nus pousser les autres, jouer des coudes pour s'éloigner tandis qu'un SS tente d'étouffer les flammes.

Il n'a pas encore atteint les douches que déjà il frissonne. *Qu'est-ce que j'ai fait ?* Il a passé plusieurs jours à dire à tous ceux qui l'entourent de baisser la tête, de faire ce qu'on leur demande, de ne contrarier personne, et voilà qu'il vient d'allumer un feu dans un bâtiment ! Il sait parfaitement ce qui l'attend si quelqu'un le dénonce.

Stupide. Stupide.

Une fois sous la douche, il se calme, respire profondément.

Des centaines d'hommes tremblants se tiennent épaule contre épaule sous les jets d'eau froide qui se déversent sur eux. Ils renversent la tête en arrière et boivent l'eau avidement, malgré son goût affreux. Beaucoup couvrent leurs parties génitales de leurs mains pour atténuer leur gêne. Lale lave son corps et ses cheveux, chassant la sueur, la crasse, la puanteur. L'eau siffle à travers les tuyaux et martèle le sol. Quand elle cesse de couler, les portes s'ouvrent et, sans attendre les instructions, les hommes regagnent les vestiaires où ils voient, à la place de leurs vêtements, de vieux uniformes et des chaussures de l'armée russe.

— Avant de s'habiller, on passe chez le coiffeur, annonce un officier SS avec un sourire suffisant. Dehors, vite.

Une fois encore, les hommes se mettent en rang. Ils s'avancent vers un détenu qui les attend avec un rasoir. Quand vient le tour de Lale, il s'assoit sur la chaise, le dos bien droit, la tête haute. Il regarde les SS remonter le rang, distribuer des coups de crosse aux prisonniers nus, tout en proférant des insultes et en laissant échapper des rires cruels. Lale, droit comme un I, lève encore un peu plus sa tête pendant qu'on la dépouille de ses cheveux. Il ne sourcille pas quand le rasoir taillade sa peau.

Un coup dans le dos lui fait comprendre que l'opération est terminée. Il suit la colonne d'hommes dans la salle des douches où il cherche des vêtements et des galoches à semelle de bois de la bonne taille. Tout est sale et taché mais il parvient à trouver des chaussures qui lui vont plus ou moins et espère que l'uniforme russe qu'il a pris fera l'affaire. Une fois habillé, il quitte le bâtiment selon les instructions.

La nuit tombe. Homme perdu dans la masse, il marche sous la pluie, pendant longtemps, une éternité. La boue de plus en plus épaisse ralentit sa progression, il a du mal à lever les pieds. Mais il continue à patauger, déterminé. Certains trébuchent, tombent à terre sur les mains et les genoux. Les coups pleuvent jusqu'à ce qu'ils se relèvent. Ceux qui n'y parviennent pas sont abattus.

Lale tente de décoller l'uniforme lourd et trempé de sa peau. L'étoffe le gratte, l'irrite, et l'odeur de laine mouillée et de saleté lui rappelle le wagon à bestiaux. Il regarde le ciel et essaie d'avalier le plus de gouttes de pluie possible. Le goût sucré de l'eau sur sa langue lui paraît meilleur que tout ce qu'il a pu ingurgiter récemment ; il n'a rien avalé depuis des jours. La soif accentue sa faiblesse, trouble sa vision. Il met ses mains en coupe pour recueillir l'eau et la boit à grand bruit. Au loin, il aperçoit des projecteurs autour d'un vaste complexe. Dans son état à moitié délirant, il croit voir des fanaux étinceler, danser sous la pluie, lui montrer le chemin de la maison. Ils l'appellent. *Viens vers moi. Je vais t'offrir un abri, de la nourriture, de quoi te réchauffer. Continue à marcher.* Pourtant, au moment où il franchit la porte, dénuée de l'inscription qui leur propose un pacte – la promesse de la liberté en échange de leur travail –, Lale comprend que le mirage étincelant a disparu. Il se trouve dans une autre prison.

Au-delà de la cour, disparaissant dans l'obscurité, une autre enceinte. Les clôtures sont surmontées de fils de fer barbe-

lés. En haut des miradors, Lale voit les sentinelles braquer leurs mitrailleuses dans sa direction. La foudre tombe sur les clôtures non loin de là. *Elles sont électrifiées*. Le tonnerre ne gronde pas assez fort pour couvrir le bruit du coup de feu qui vient de retentir. Encore un homme tombé à terre et abattu.

— On a réussi.

Quand Lale se retourne, il voit Aron se frayer un chemin jusqu'à lui. Trempé, débraillé, mais en vie.

— Oui, on dirait qu'on est arrivés à la maison. Tu as une de ces allures !

— Tu ne t'es pas vu. Considère-moi comme ton miroir.

— Non merci.

— Et qu'est-ce qui se passe maintenant ? demande Aron d'une voix qui rappelle celle d'un petit garçon.

Ils suivent la longue procession et montrent leur bras tatoué à un officier SS qui se tient devant un bâtiment et inscrit leur numéro sur une feuille. Lale et Aron reçoivent un coup dans le dos et se retrouvent dans le Block 7, une grande baraque qui contient des couchettes disposées sur trois niveaux. Des douzaines d'hommes sont poussés dans le bâtiment. Ils piétinent, trépigment et se bousculent pour revendiquer un peu d'espace. Les plus chanceux et les plus agressifs ne partageront leur couche qu'avec un ou deux autres. Apparemment, Lale n'entre dans aucune de ces catégories. Aron et lui se retrouvent sur une couchette tout en haut, déjà occupée par deux autres détenus. Comme ils n'ont pas mangé depuis des jours, ils n'ont plus vraiment la force de se battre. Lale se blotit tant bien que mal sur le sac rempli de paille qui fait office de matelas. Il plaque les mains contre son ventre pour réprimer les crampes qui lui tordent les intestins. Plusieurs hommes interpellent les gardiens.

— On a besoin de nourriture.

— Vous aurez quelque chose demain matin.

— Demain matin on sera tous morts de faim, dit quelqu'un depuis le fond du Block.

— Et en paix, ajoute une voix creuse.

— Ces matelas sont bourrés de foin, dit quelqu'un d'autre. Puisqu'ils nous prennent pour du bétail, on devrait peut-être en manger.

Quelques rires. Pas de réponse de la part de l'officier.

Puis, du fond du dortoir, un « Meuhhhhh » s'élève.

Des rires. Discrets mais bien réels. L'officier, présent et invisible, ne dit rien et les hommes finissent par s'endormir, le ventre vide.

Il fait encore nuit quand Lale se réveille, tenaillé par une envie pressante. Il rampe sur ses compagnons de lit, parvient à atteindre le sol et avance en tâtonnant jusqu'à l'arrière du Block. Il estime que c'est l'endroit le plus sûr pour se soulager. En s'approchant, il entend des voix : des hommes qui parlent en slovaque et en allemand. Il constate avec soulagement qu'il y a des sanitaires, rudimentaires certes, mais permettant néanmoins de faire ses besoins. De longs fossés surmontés de planches longent l'arrière du bâtiment. Trois détenus sont accroupis au-dessus d'un fossé et se soulagent tout en discutant tranquillement. À l'autre extrémité du Block, Lale voit deux SS avancer dans la semi-pénombre. Ils fument, rient. Ils portent leurs fusils en bandoulière dans le dos. Les grosses lanternes posées sur les pylônes qui entourent l'enceinte du camp projettent leurs ombres inquiétantes. Lale ne parvient pas à entendre ce qu'ils disent. Sa vessie est pleine mais il hésite.

Dans un même élan, les officiers jettent leur mégot d'une chiquenaude, dégainent leur arme et font feu. Les corps des trois hommes en train de déféquer tombent à la renverse dans

le fossé. Lale regarde la scène, le souffle coupé. Il cale son dos contre le bâtiment au moment où les SS passent devant lui. Il aperçoit le profil de l'un d'eux. Un garçon, un fichu gamin.

Tandis qu'ils disparaissent dans l'obscurité, Lale fait un serment : *Je sortirai vivant de ce camp. Je partirai en homme libre. S'il y a un enfer, je verrai ces assassins brûler dans ses flammes.* Il pense à sa famille à Krompachy, et espère que sa présence ici la préservera d'un tel sort.

Lale se soulage et regagne sa paillasse.

— C'était quoi ces tirs ? demande Aron.

— Je n'ai rien vu.

Aron passe ses jambes sur Lale pour descendre.

— Où vas-tu ?

— Pisser.

Lale prend la main d'Aron.

— Attends.

— Pourquoi ?

— Tu as entendu les tirs. Attends jusqu'à demain matin.

Aron ne dit rien. Il remonte sur la paillasse, se couche, les deux poings serrés contre son entrejambe, dans un geste de peur et de défi.

Le père de Lale est allé chercher monsieur Sheinberg, un client fidèle, à la gare. Il pose son bagage en cuir sur la banquette pendant que monsieur Sheinberg s'installe sur le siège opposé. D'où revient-il ? De Prague ? De Bratislava ? De Vienne peut-être ? Vêtu d'un costume en laine coûteux, chaussé de souliers astiqués, il sourit et échange quelques paroles avec le père de Lale qui s'assoit à l'avant. Le cheval avance. Comme la plupart des hommes ici, le père de Lale fait la navette entre la gare et la ville avec sa calèche. Monsieur Sheinberg rentre à la maison après un voyage d'affaires. C'est à lui que Lale veut ressembler, pas à son père.

Monsieur Sheinberg n'est pas accompagné de son épouse. Tant pis pour Lale qui aime regarder madame Sheinberg et toutes les femmes élégantes qui empruntent la calèche de son père. Elles portent des boucles d'oreilles assorties à leur collier et des gants blancs pour protéger leurs petites mains. Il aime ces belles femmes vêtues de tenues élégantes et parées de bijoux. Elles accompagnent parfois les hommes importants. Il se fait un plaisir d'ouvrir pour elles la porte de la calèche, de prendre leur main pour les aider à descendre, humant au passage leur délicieuse odeur, rêvant de la vie qu'elles mènent. C'est le seul avantage qu'il trouve à aider son père.